

ches, ajouta le haut fonctionnaire en mettant un rouleau d'or dans la main de Raymond. N'épargnez rien ! Il nous faut, à tout prix, le succès ! Je vais donner des ordres pour que dès aujourd'hui on s'occupe d'Angèle Martin.

Fromental prit les dépêches dont l'une contenait le signalement de Pascal, et partit, plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis des années.

Il se croyait absolument certain de tenir une piste, et une bonne !...

Quoique ne devant rester absent que quelques heures, il passa chez lui pour y prendre un pardessus et un sac à main, dina rapidement et se rendit au chemin de fer de Lyon.

A huit heures précises, l'express l'emportait loin de Paris à toute vapeur.

Nous le laisserons aller et nous retournerons au *Petit-Castel*, où le fils de la comtesse de Chatelux subissait la plus arbitraire de toutes les séquestrations.

Après la crise de rage et de sombre désespoir à laquelle nous avons assisté, Fabien était tombé, ou plutôt s'était abattu sur son lit, tremblant de fièvre, la tête en feu, les oreilles remplies de bourdonnements.

Un sommeil lourd, presque semblable à une léthargie, s'empara de lui, et ce ne fut qu'au bout de bien des heures qu'il se réveilla.

Quand il rouvrit les yeux, la fièvre avait disparu complètement.

Sa pensée était calme, son esprit lucide.

Il se souvenait de tous les incidents antérieurs à son emprisonnement.

Un regard jeté autour de lui suffit pour lui prouver qu'il était toujours dans la cave dont la fraîcheur humide le pénétrait jusqu'aux moelles.

Un à un, minutieusement, il se rappela les faits qui s'étaient succédés avant son arrivée dans cette demeure inconnue, et il conclut que le docteur Thompson voulait se venger de lui.

Il lui paraissait invraisemblable que son emprisonnement dût être de longue durée. Une fois qu'il serait libre, le médecin américain aurait un trop rude compte à rendre aux tribunaux français !

De nouveau l'idée qu'on pouvait en vouloir à sa vie lui traversa l'esprit, mais il ne l'accueillit pas plus que la première fois.

On ne pouvait avoir résolu sa mort puisqu'on avait pris des précautions pour qu'il ne mourût point de faim.

Fabien s'approcha de la petite table.

Elle supportait du pain, du vin, de la viande froide, des fruits et des pâtisseries.

— Allons, se dit-il en appelant sur ses lèvres un sourire un peu contraint, tout ceci n'est qu'une plaisanterie !... On veut me faire peur ! C'est de bien mauvais goût, mais ce n'est pas inquiétant...

Il vit un flacon rempli d'un liquide d'une belle couleur jaune-d'or, et, l'ayant débouché il l'approcha de ses narines.

— De l'huile à brûler !... et voilà des veilleuses... murmura-t-il en regardant la boîte apportée par Angèle. Cela semblerait prouver qu'on se propose de continuer mon emprisonnement. Alors, mettons de l'huile dans la veilleuse et changeons la mèche...

Le jeune homme, croyant de la meilleure foi du monde à cette plaisanterie, commençait à prendre la chose gaiement.

Une seule pensée l'obsédait, celle-ci : les inquiétudes de sa mère devaient être mortelles.

Il avait entouré de mystère ses visites à la pupille du docteur Thompson. La comtesse ne savait rien de son amour, il lui serait donc impossible de supposer un motif admissible à sa absence. Elle allait fatalement le croire mort, victime d'un accident ou d'un crime... et nul moyen de se mettre en communication avec elle, de la calmer par un mot !

Elle en deviendrait folle ou elle en mourrait si cette situation se prolongeait, mais se prolongerait-elle ?

Une chose rassurait un peu Fabien à ce sujet.

Naturellement il ne soupçonnait ni Angèle ni Marthe d'être les complices du docteur et d'avoir prêté la main à ce qui se passait ; donc elles ne manqueraient point de venir à son secours et de le délivrer.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? se demanda-t-il tout à coup en arrangeant la veilleuse, l'huile est presque épuisée... la mèche charbonnait... Cela prouve qu'un temps déjà pas mal long s'est écoulé...

Le jeune homme tira sa montre de son gousset et regarda l'heure.

Les deux aiguilles se trouvaient réunies sur le chiffre douze.

— Midi, ou minuit ? murmura-t-il en approchant la montre de son oreille pour s'assurer qu'elle n'était point arrêtée.

Elle marchait.

— Ce doit être midi... poursuivit Fabien. J'étais ici hier soir à onze heures passées... J'ai dormi pendant bien des heures !... Du reste mon estomac me prouve qu'il est tard, en criant famine... Voyons, il s'agit d'être philosophe !... Si c'est une plaisanterie, comme je n'en doute pas, elle aura un terme prochain... Si, au contraire, j'ai affaire à un ennemi, je l'attendrai de pied ferme !...

— Commençons d'abord par inspecter mon cachot improvisé.

Et le jeune homme, soulevant la veilleuse, s'en servit pour s'éclairer en inspectant tous les coins du cellier.

— C'est parfaitement une cave dont les ouvertures ont été murées... se dit-il. Pourquoi murées ?

— Ce ne peut-être à coup sûr dans la prévision que j'y serais un jour enfermé !

— Une porte doublée de fer, d'une effroyable solidité et sans serrure apparente !

— Tout cela est très bizarre, très mystérieux, parfaitement incompréhensible !...

— Et là, qu'est-ce que je vois ?

— Oh ! oh ! un anneau de fer, une sorte de carcan, scellé dans la muraille et muni de chaînes !...

— Ma parole d'honneur, c'est du pur mélodrame tout ça ! J'ai l'air d'être dans un des cachots de la *Tour de Nesle*... Est-ce que je serais *Buridan*, par hasard ? Je demande à voir *Orsini* et *Marguerite de Bourgogne*... Marguerite de Bourgogne surtout... Mais, voilà ! ils ne sont là ni l'un ni l'autre, et me laissent me morfondre tout seul !

— J'aurais d'ailleurs tort de me plaindre... On a été gentil pour moi, puisqu'on m'a fait grâce du carcan et des chaînes... ce qui n'empêche pas que le mystère se corse puisqu'on a métamorphosé cette cave en cachot, et même en *cachot moyen-âge*, avec intention, cela saute aux yeux !

Tout en monologuant, Fabien continuait son inspection.

— Une paillasse... un matelas... des draps... des couvertures... Je les aurais bien supportées cette nuit les couvertures, car je suis gelé !...

— On m'a laissé de la nourriture, mais elle s'épuisera vite, et il faudra bien qu'on m'en apporte d'autre, et de celui qui me l'apportera j'obtiendrai, de gré ou de force, des explications.

— Si j'appelais ?

— Peut-être aujourd'hui me répondrait-on ?

— Mais non... Marthe et Angèle sont certainement retournées à Paris par ordre du docteur... Je n'ai en ce moment qu'une chose à faire, manger pour tuer le temps et surtout pour satisfaire mon estomac qui crie !

Fabien s'approcha de la petite table ; au moment de l'atteindre, il s'arrêta.

— Si ces aliments étaient empoisonnés ? se dit-il.

Un petit frisson courut sur sa chair.

— Décidément, je suis fou ! continua-t-il au bout d'une seconde en haussant les épaules. C'est ça qui serait un crime inutile ! Personne au monde n'a d'intérêt sérieux à se défaire de moi, et la jalousie même ne pousserait pas le docteur Thompson à une action si lâche et si infâme !

Le jeune homme posa la veilleuse sur la table, prit la chaise qu'on avait apportée pour son usage, se cassa du pain et ontama un morceau de poulet froid.